



LE PLÉBÉIEN

SOCIOLOGIE - ARTS - LITTÉRATURE

Paraissant tous les 15 jours

ABONNEMENT :

Trois mois, 50 centimes.
Etranger, port en plus.

Adresser tout ce qui concerne *Le Plébien* à l'Editeur :

E. MONTULET FILS
à Vaux-sous-Orne, Nessonvaux.

ANNONCES :

10 centimes la ligne.
On traite à forfait.

SOMMAIRE

Lettre à Jean Grave.
Hymne des Anti-Patriotes.
Que faire ?
La Défense d'un Anarchiste.
L'Actualité.
Mouvement social.
Plaidoirie de M^e de St-Auban.
Catéchisme du Jeune Propagandiste.
Liste de Souscription.
Petite Correspondance.

LETTRE A JEAN GRAVE

Voici toute une semaine que je songe à vous bien souvent, mon cher Grave; et hier plus encore, parmi la joie générale, ma pensée se reportait vers la cellule que l'absence de toute visite, de toute gâterie amicale ou familiale devait faire morne davantage qu'aux ordinaires jours.

Cela se sent, les fêtes comme les dimanches, au travers des plus épaisses murailles, des barreaux les plus rapprochés. L'air, bourdonnant seulement des rumeurs de promenade, perd l'intensité de son et de mouvement que lui donne la géante action du travail, se dénué de tout à mi-chemin des bastilles, arrive muet au prisonnier. Ce calme des autres engendre son ennui; et pour peu qu'arrivent les jours de liesse, l'évocation des souvenirs l'induit en mélancolie.

Ce n'est pas que les vôtres, mon pauvre Grave, soient, je crois, très folâtres. Vous avez eu une enfance rude, une jeunesse austère; et quand est survenu l'âge de choisir des ambitions et des hantises, vous avez préféré, à la clef des champs, la clef des cachots. Ceci vous a fait mal juger. On s'est dit: « Que veut cet homme? »; et quand il a paru que ce n'était point la députation, ni de l'argent, ni un poste, ni des distinctions honorifiques, on vous a classé « malfaiteur ».

Cette fantaisie a peu duré; mais elle a servi du moins à ceci: qu'ayant subi, dans les conditions d'isolement requises par la loi, la moitié de votre peine, on se refuse, depuis le 6 novembre dernier (où s'accomplit *légalement* votre trois cent soixante-cinquième jour de détention) à vous octroyer la libération conditionnelle, acquise d'ordinaire aux derniers des Malandrin.

C'est qu'aussi ils ne sont pas des malfaiteurs! Et, eussent-ils à répondre successivement d'autant de crimes que M. l'expasteur Dide compte de vertus, nul ne serait avisé d'arguer contre eux ce prétexte: « Qu'ils doivent perdre le bénéfice de l'encellulement, ayant été, au cours de leur peine, en prévention, comme ayant à répondre d'une nouvelle inculpation ».

On croit rêver, devant pareille escobarde; c'est cependant ainsi que, présente-ent, on entend adapter les textes juridiques aux fantaisies gouvernementales. Et l'on s'étonne que Thémis, déchu en ser-

vante de la politique, ne soit guère plus respectée que sa patronne!

Vos amis s'indignent, et ils ont raison. Ils ne sollicitent pas l'obtention d'une grâce, ils revendiquent l'exercice d'un droit, qui ne saurait être dénié sans scandale à un penseur honnête et convaincu, alors, je le répète, qu'à l'usage des pires bandits il reste du domaine commun. Sinon, il n'y aurait pas de raison pour ne point vous offrir la succession de feu Blanqui; greffer les poursuites les unes sur les autres, pendant qu'ils vous tiennent; et ne plus vous relâcher jamais... qu'au jour où le peuple — pour le bon, cette fois — reprendrait la Bastille!

Tel que vous êtes, je vous connais, si cela devait avancer d'un iota le triomphe de vos théories, vous secouriez la tête doucement et négativement devant l'annonce de votre liberté, et il faudrait vous expulser de captivité *manu militari*. Mais vous êtes d'une compréhension trop supérieure pour ne point savoir que cela ne sert à rien; que la prison, purgatoire jadis des ambitieux, n'est même plus la géhenne des martyrs... à moins que de bien grands événements ne troublent le monde!

Y rester, ce n'est pas servir l'idée — c'est la priver d'un serviteur. C'est contribuer (qu'il s'agisse de soi ou des autres, ceci n'est que secondaire) à une injustice, à l'iniquité dont pâtit la cause... puisqu'elle n'en profite pas!

Vos amis l'ont compris. Voilà pourquoi Marc Stéphane a fait sa brochure, poussé le cri d'appel aux nombreux qui vous tiennent en haute estime et sérieuse affection. Ils ont répondu; d'autres, qui vous ignorent en tant que personne, mais qui connaissent vos œuvres parce que, devant le présent problème, rien d'humain ne leur demeure étranger, ont également élevé la voix.

Moi seule, à peu près, je me suis tue.

Ce n'est pas, vous le savez, indifférence, car on m'a vue batailler à des heures autrement tragiques, où les rangs étaient moins épais, où, à guère plus de six ou huit, nous tenions en respect, quitte à perdre notre pain du lendemain ou à partager votre sort, la meute féroce qui, contre vous autres, grinçait des crocs et hurlait à la mort!

Et chaque jour, suivant la réponse affirmative faite à notre jeune confrère — réponse même oiseuse étant donnés les antécédents, et la notoriété de ma sympathie à votre égard, — suivant mon grand et sincère désir de vous revoir en liberté, suivant l'exemple de tant d'écrivains avec qui j'ai accoutumance de marcher vers les nobles buts, je m'apprétais à tenir ma promesse, à contribuer au travail d'affranchissement, à embolter le pas aux amis.

Cependant, contre ma coutume, une sorte d'indécision me paralysait. Je trouvais ce que faisaient les autres très bien; j'enviais leur initiative... et mécontente de ma traînerie, fâchée contre moi-même, je ne les imitais pas! C'est que deux sensations très nettes me retenaient: la peur de vous, de votre ombrageuse fierté, de votre susceptibilité farouche — et l'intuition de l'intelligence des maîtres, hors d'état de comprendre qu'ils feraient acte habile en même temps qu'acte probe s'il ne vous frustraient point.

Je hais l'entreprise inutile; hors des abnégations téméraires ou chimériques, belliqueuses ou idéales, j'éprouve un dédain d'être primitif pour la dépense de muscles ou d'intelligence faite en vain. Je parle pour moi, bien entendu, et non pour les autres, de qui j'admire toujours l'effort, le résultat en fût-il négatif.

Or, la première des deux hypothèses que j'envisageais s'est réalisée de tous points. Vous n'avez pas perdu l'occasion d'aggraver votre affaire par un beau mouvement de révolte; vous vous êtes cabré net devant la menace, même pas d'une faveur, mais d'une justice rendue au paria que vous entendez rester.

Et, du coup, la seconde hypothèse s'ancre plus que jamais dans mon cerveau. Docile à la grâce, — cette grâce due — ils eussent hésité à l'accorder. Comment, maintenant, comprendraient-ils que l'octroyer gagnerait en allure; leur donnerait mine de générosité, leur rallierait les rieurs et neutraliserait la mauvaise grâce de plus d'un mécontent?

Pour cela, il faudrait quelque ampleur de vision, une certaine élévation de pensées, une certaine profondeur de diplomatie. Vain voir s'ils viennent, Jean, pauvre Jean Grave, dans le jardin de Clairvaux!

Mais il me semble que quelque chose restait à faire et à dire, maintenant qu'il semble n'y avoir plus rien à dire ni à faire: vous saluer un peu plus bas, pour votre courage; et vous serrer la main un peu plus fort, pour avoir préféré l'intégrité de votre orgueil à la joie de la liberté.

Il n'était guère qu'un « malfaiteur » à donner, par le temps qui court, l'exemple de telle persévérance dans le forfait. Bravo, Jean Grave!

(Eclair du 3 Janvier). SÉVERINE.

Pauvre bourgeoisie, née d'hier, morte aujourd'hui ou tout au moins sur le point de succomber! Comme la noblesse est tombée autrefois, vous tombez maintenant par vos fautes, vos abus, vos excès: Par l'industrie, le négoce, vous avez asservi des millions de corps et d'âmes; la vie, le sang de vos esclaves (les ouvriers) ont servi à constituer les richesses dont vous avez le plus souvent abusé.

L'Avenir social.

HYMNE DES ANTI-PATRIOTES

(Air et parodie de l'Alsace-Lorraine.)

PREMIER COUPLÉ.

Frères, debout, car la sainte espérance
Emplit nos cœurs et déssille nos yeux,
En attendant l'heure de délivrance,
Vers l'avenir, marchons d'un pas joyeux.
Foulons aux pieds la stupide bannière
Et sous les plis de notre noir drapeau,
Refusons tous d'aller à la frontière
Pour nos maîtres, nous coucher au tombeau.

REFRAIN.

Pour l'étranger, nous n'avons pas de haine,
Qu'il soit Chinois, Allemand ou Français.
L'humanité sera seule la reine
Qui, sur nos cœurs, régnera désormais.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Il faudrait donc tous quitter nos chaumières
Et s'en aller grossir vos régiments.
Pour égorger nos pères et nos mères
Vous armeriez le bras de leurs enfants.
Ah! vous pouvez nous confier des armes,
C'est contre vous qu'elles nous serviront
Le jour, où, las de voir couler leurs larmes,
Pour les venger, nos bras se lèveront.

(Au refrain.)

TROISIÈME COUPLÉ.

Puisque les jours où brillera l'aurore
De l'avenir, sont encore éloignés,
Amis, chantons notre chanson sonore
Qui fait vibrer nos cœurs impatientés.
Mais le grand jour, où la foule meurtrie
Reformera de nouveaux bataillons,
Alors, au cri de : Vive l'Anarchie!
Sous son drapeau, frères, nous marcherons!

(Au refrain.)

QUE FAIRE ?

A la fièvre de dévouement et de sacrifices
que nous venons de voir en 1894, semble
devoir succéder une période de somnolence!

Pourquoi? Quelle est la cause de cette
contagion d'accalmie? Nous ne le savons
pas, pas plus que nous ne savons quelle fut
la cause de la contagion d'entrain général;
nous ne pouvons que constater que l'humani-
té marche par soubresauts de ce genre. Il
y a à peine quelques mois des centaines de
gens rêvaient la vie, le sort et l'action des
Vaillant, des Henry, des Palas. L'acte indi-
viduel, la propagande par le fait étaient sur
toutes les lèvres. Les mécontents de tous
les partis venaient grossir les rangs des

anarchistes. Il y eut des actes individuels
héroïques, des compagnons sont allés haut
la tête à l'échafaud, au baigne. Et il s'est
produit ce fait, que les anarchistes avaient
prévu: L'anarchie ridiculisée par les bour-
geois, attira l'attention publique et conquit
par ses actes son droit à la vie.

Cela semble illogique, mais il en est ainsi
dans les sociétés humaines. L'idée n'est
certes pas devenue plus juste parce qu'une
légion de braves l'ont proclamée du haut
des échafauds ou devant les tribunaux. Elle
est restée ce qu'elle était auparavant. Mais,
dès qu'elle a eu ses victimes, on a voulu la
connaître autrement que par la bouche de
contradicteurs peu scrupuleux. On l'a étu-
diée, et elle a trouvé des sympathies dans la
masse du public.

Il semblait que le flot de jeunes gens prêts
à marcher à la mort ne tarirait jamais. Il n'a
pas tari. Ils sont encore là. Mais l'accalmie
a succédé à la vie bouillonnante.

Les gouvernants s'imaginent qu'ils ont
maîtrisé le mouvement par leurs potences.
Ils n'ont rien maîtrisé du tout. Mais, soit
que l'attente de la lutte ait calmé les impa-
tiences, ou que le parti soit en train de
chercher de nouveaux moyens de propa-
gande, plus larges, plus collectifs, soit toute
autre cause, on ne voit plus le même en-
train pour les actes individuels.

On sent que si le parti, surtout à Paris,
continue à sommeiller comme il la fait de-
puis quelque temps, il perdra toute sa rai-
son d'être et que, d'une façon ou d'une au-
tre, il faut le sortir de son état de somno-
lence, coûte que coûte. Car pour nous, plus
que pour tout autre parti, la lutte c'est la
vie, l'accalmie c'est la mort.

Certes, nos voix risquent d'être étouffées,
la propagande par la presse est bien difficile.
Mais en nous rendant la propagande par
la presse presque impossible et en nous
accablant de leurs tracasseries aussi stu-
pides que variées, les gouvernants nous
ont ouvert, sans s'en rendre compte, un
champ infiniment plus vaste à notre ac-
tivité de propagandistes. Ils ont provoqué,
excité la solidarité innée chez tous les des-
hérités à l'égard des traqués des gouverne-
ments. Et, grâce à cette solidarité qui se
manifeste de plus en plus en faveur des
anarchistes, les syndicats professionnels, où
jadis nous n'étions guère les bienvenus,
nous sont aujourd'hui grandement ouverts.
Entrons-y. Acceptons la main qui nous est
tendue et faisons converger nos efforts vers
le but commun de notre émancipation inté-
grale. On nous a interdit la tribune, on a

déchiré nos journaux, mais il nous reste
l'atelier, l'usine, l'estaminet, la rue, les ponts.
Il nous reste surtout les associations de
métier. Le syndicat est le milieu le plus pro-
pice à la propagande anarchiste. Son unique
arme, c'est la grève. Et faire grève, n'est-ce
pas affirmer qu'on veut se débarrasser du
lourd fardeau qui pèse sur nos épaules
lasses et meurtrières. Faire grève n'est-ce
pas se passer de la tourbe de politiciens, in-
capables d'une action virile, vivant de
l'ignorance du peuple en le flattant dans ses
vanités.

Partout, dans le monde entier, les exploi-
tés regimbent, entrevoyant, confusément,
l'image de la société future, où chacun
trouvera son bonheur dans celui
d'autrui. Employons-nous à donner à ce
beau mouvement une cohésion de forces ca-
pables de changer la face des choses par la
grève générale.

Grève générale non pas fixée à l'avance
à une date déterminée, mais entraînée par
la conséquence même des grèves partielles,
intermittentes: que la force même des cho-
ses pousse irrésistiblement vers la générali-
sation.

La grève, ne l'oublions pas, c'est la ré-
volte, révolte passive si l'on veut, mais il
suffit d'un rien pour la faire passer de l'état
latent à l'état violent.

La grève, c'est la tache d'huile impré-
gnant le monde entier de son esprit con-
scient de révolte collective. Révolte placée
dès le début sur son véritable terrain écono-
mique, ayant en face d'elle son plus redou-
table ennemi: le capitalisme; la grève,
c'est l'épée de Damoclès suspendue sur la
tête des exploiters cosmopolites.

Propagandistes, amoureux de la liberté,
redoublons d'énergie et, par la grève, nous
terrasserons sûrement la société capitaliste.

(A suivre.)

P. S. — Prière aux amis qui auraient
quelqu'objection à faire contre la manière de
voir effleurée plus haut de nous en informer.
Nous en tiendrons compte dans nos pro-
chains articles.

Si l'homme était toujours tenu par les
actes de ses ancêtres, sa vie serait arrêtée:
ce n'est jamais volontairement, en effet, que
les privilégiés renoncent à leurs avantages;
la violence est le seul moyen de mettre fin
à certaines situations pires encore que la
violence. Léon VANDERKINDERE.

PLAIDOIRIE

DE

M^e DE SAINT-AUBAN

A trois heures, l'audience est reprise.
M^e de Saint-Auban se lève et prononce
l'admirable plaidoirie dont nous publierons
la sténographie *in extenso*. Nous commen-
çons aujourd'hui.

Combattant M. Bulot avec ses propres
armes, l'éminent avocat démolit pièce à
pièce l'accusation, en met à nu les défec-
tosités, les contradictions, le néant, dé-
montre clairement par des lectures de la
Révolte que si, dans le parti anarchiste, il
n'y a pas d'associations, c'est seulement à
Jean Grave qu'on le doit, et lorsqu'après
trois heures consécutives, M^e de Saint-
Auban s'assied, des applaudissements éclatent
dans l'auditoire: hommage rendu au
vaillant défenseur, témoignage d'admiration
pour sa vibrante parole.

Messieurs les jurés,

Dispensez-moi de tout exorde: j'ai hâte
de m'expliquer!

Je ne vous apporte ni réflexions person-
nelles, ni phrases convenues, ni discussions
de théorie, de doctrine, de politique. Dieu
me garde de m'exposer au reproche d'avoir,
à l'occasion du second procès de Jean Grave,
tenté de faire un pot-pourri économique et
social! D'ailleurs — c'est une réflexion
critique — en matière de pot-pourri je
n'imiterais jamais la souplesse de M. l'avocat
général. (Sourires.)

Hier, requérant contre Jean Grave, M.
l'avocat général a tenté un effort suprême
pour corriger les impuissances de l'instruc-
tion et des débats:

De l'instruction qui, non seulement n'a
pas fait contre Jean Grave une preuve im-
possible, mais n'a pu rapporter une lettre,
un témoignage ou un indice, si faible et
fragile fût-il!

Des débats, où la personnalité de Jean
Grave s'est tellement évanouie, qu'après
ces deux audiences vous eussiez oublié jus-
qu'à son nom si, plaçant un procès intenté
en 1894, au nom d'une loi promulguée en

1893, M. l'avocat général n'avait eu la
chance de découvrir une brochure de 1883
— une brochure bien vieille, messieurs les
jurés, trente ou quarante fois proscrite;
mais il en est, paraît-il, des brochures anar-
chistes comme du vin: elles se bonifient en
vieillissant. (Hilarité.)

Que vous avez été heureux, monsieur
l'avocat général, de la trouver, cette bro-
chure! Que vous l'avez bien lue! Vous l'avez
distillée!... (Hilarité.)

Vous êtes un merveilleux impression-
niste! Vous avez eu tort de railler les
tendances esthétiques de l'accusé Chatel:
vous parlez une autre langue; vous visez
un autre but; mais vraiment vous partagez
son goût pour l'impressionnisme! Pour em-
ployer son expression, qui est devenue la
vôtre, vous n'embrouillez pas vos ré-
quisitoires: Oh! non, ils demeurent très
clairs! Mais vous avez quelque peu em-
brouillardé ce procès!... (Hilarité générale.)

Non seulement vous avez remplacé les
démonstrations par la lecture de la fameuse
brochure — ce qui risquait d'égarer le
jury; mais vous avez, pour le troubler,
évoqué de sanglants fantômes: Ravachol,
Vaillant, Emile Henry, Caserio! Et, comme

LA DÉFENSE D'UN ANARCHISTE

MONOLOGUE

Mon intention, en prenant ici la parole,
N'est pas de me défendre et de rendre frivoles
Les faits que j'ai commis. Pour moi, j'ai bien agi.
Non, à présent, ce n'est plus de moi qu'il s'agit,
Car je veux simplement, sans craindre vos huées,
Relever l'anarchie qui vient d'être injuriée.
Je suis anarchiste, je vous dirai pourquoi,
Comment je le devins, enfin pourquoi j'y crois.

De six enfants, dont se compose ma famille,
Je suis l'aîné. Mon père, homme laborieux, tranquille,
Du matin jusqu'au soir, sans trêve, sans merci,
Travaillait pour nous rendre la vie sans souci.
Malgré son dur labeur, hélas ! dans sa chaumière,
Il ne put empêcher l'entrée de la misère ;
Souvent pendant l'hiver nous manquions de charbon,
Ma mère priait Dieu, cela lui semblait bon.
Mais quelle déception, car malgré ses prières,
Malgré toute sa foi, malgré ses plaintes amères,
Le pain faisait défaut, on se mourait de faim,
Et souvent, aux passants, ma mère tendait la main.
Vous tous qui me jugez, qui vivez dans l'aisance,
Vous ne sauriez savoir, non ! toute la souffrance
Subie par l'ouvrier ; votre cœur inhumain
Ne les consulte pas, il les hue en chemin.
Néanmoins, je grandis, comprenant ma détresse,
Alors je réfléchis, je voyais la richesse
S'étaler devant moi, nargant la pauvreté
Et se jouant souvent de ma crédulité.
Je fus pris de haine pour cette bourgeoisie,
C'était le premier pas, j'embrassai l'anarchie.
J'étais à ce moment sans parents sur la terre,
Ils étaient succombés, étreints par la misère,
Et je compris alors les grandes iniquités
Retombant chaque jour sur les déshérités.

Pauvres vieux, ils sont morts ! morts misérablement.
Sur le bord de leur tombe, par mon isolement,
A vos institutions je déclarai la guerre,
Ma vie n'était plus rien, j'avais perdu ma mère.
Il fallut cependant oublier mon chagrin
Et songer à mes frères, ils demandaient du pain.
Pour eux, rempli d'ardeur, je me mis à l'ouvrage ;
Ah ! je travaillais bien et j'avais bon courage,
Cela me soulageait. De bonne volonté
Je faisais là, pour eux, preuve d'humanité.
Mon travail terminé, suivant mon habitude,
Je courais chaque soir à mon Cercle d'étude,
Devenant par ce fait ardent propagandiste
Et défenseur vaillant de l'idée communiste.
C'était sans doute un crime, car mon noble patron
Me mit sur le pavé, sans cause ni raison.
Ayant la rage au cœur je parcourus la ville,
Dans plusieurs ateliers j'entraï, chose inutile !

s'ils ne vous suffisaient pas, ces spectres
décapités, vous êtes allé en Espagne cher-
cher un spectre fusillé : vous avez traîné
ici l'ombre funèbre de Pallas !

Et, pour compléter la mise en scène, vous
faites comparaître Jean Grave, le penseur,
— un penseur critiquable, peut-être, mais,
n'importe, un penseur, messieurs ! — dans
un incroyable décor, un décor des *Brigands*
d'Offenbach, à côté d'un voleur, Ortiz !...

Décor bizarre !

Une escopette ! Deux longues canardières
qui ont dû être maniées par Fra Diavolo !
Détail plein de couleur locale !... N'y a-t-il
pas quelques Italiennes dans le fond du
paysage !... (Hilarité.)

Une belle couverture en soie bleue. De
l'argenterie, des bibelots, de la vaisselle à
foison ! Une bicyclette ! sans que je puisse
deviner quelle peut bien être sa signifi-
cation symbolique au procès ! (Rires)... Pour
saupoudrer le tout, quelques petits explo-
sifs afin de permettre à la chimique élo-
quence de M. l'expert Girard de détonner
officiellement en cour d'assises, et un peu
de fulmi-coton — ce qui était très dange-
reux, monsieur l'avocat général, car la cha-
eur de votre éloquence aurait pu le faire

Partout, comme un fripon, comme un grand malfai-
teur. On m'avait signalé et mon nom faisait peur. [teur,
Ma colère grandit, elle était à son comble,
Et si je l'avais pu, donnant de grands coups d'ongle,
J'eus arraché les yeux de ces bourgeois repus ;
Eux qui, pour m'affamer, s'étaient tous entendus.
Las de souffrir, Messieurs, je n'eus plus qu'une envie :
Me venger à tout prix, que m'importait la vie !
Oui, je devais frapper, j'étais un révolté,
J'avais soif de vengeance et j'agis sans pitié.
I faut, me disais-je, qu'un exploiteur succombe,
Et sans plus hésiter je fabriquaï ma bombe.
Enfin, deux jours après, je plaçaï mon engin,
Puis, comme un coup de foudre, elle éclata soudain,
Ne me laissant à moi que le temps nécessaire
Pour me parer du coup que je venais de faire.
Le lendemain, j'appris que mon persécuteur
Venais de succomber, j'en risais de bon cœur,
Et si j'eus conservé ma liberté, je jure
Qu'aujourd'hui plus d'un autre de votre race impure
Aurait eu le même sort. Je suis tombé victime,
Mais jusqu'au bout, je veux toujours être sublime.
Vous blâmez mon action, Messieurs, c'est votre droit.
Vous allez me punir, pour moi suivez la loi,
Mais si j'étais gendarme, en tuant cent personnes,
Je serais décoré et partout des couronnes
Tomberaient à mes pieds. Tout le monde bourgeois,
En me félicitant, vanterait mon sang-froid.
Frappez-moi sans pitié pour vaincre l'anarchie
Mais elle avancera en se sentant meurtrie.
Prononcez mon arrêt, qui est la peine de mort,
Prenez, prenez ma tête ! c'est le droit du plus fort ;
Devant l'échafaud même je serai toujours ferme,
Songeant que votre règne aura bientôt son terme.
Vous pouvez supprimer les hommes désormais,
Pour détruire l'idée vous ne sauriez jamais.
Elle avance à grand pas, elle est à votre porte,
Armez-vous à présent, munissez-vous d'escorte,
Le vieux monde s'écroule, faite bien attention,
Car votre châtement c'est la révolution.
Vous entendrez crier, infâme bourgeoisie,
« A bas l'autorité et vive l'anarchie ! »

L'ACTUALITÉ

« Les anarchistes sont de dangereux mal-
faiteurs ! » Qui a dit cela ? La bourgeoisie et
ses défenseurs : législateurs, magistrats et
journaliers. C'est pour légitimer cette opi-
nion que les nôtres sont massacrés, em-
prisonnés, exilés. C'est pour le prouver que le
gouvernement français a échafaudé le gro-
tesque procès des Trente et que le gouver-
nement belge a préparé celui de Liège. Or,
le spectacle auquel nous assistons est assez
édifiant pour que l'on puisse sainement juger
de quel côté sont les malfaiteurs.

Les scandales de Paris, fortement atténués

éclater ! (Hilarité.)

Vraiment, si un de ces Anglais qui, l'été,
viennent se rafraîchir à Paris, entraï au-
jourd'hui au Palais, il dirait à sa femme :
« Tiens ! on juge une troupe de cambrio-
leurs, et — montrant Jean Grave — voilà
sans doute, leur chef !... » (Hilarité.)

M. l'avocat général n'a rien négligé pour
impressionner le jury ; il a exhibé au bon
moment un instrument extraordinaire :
celui dont, paraît-il, usent les voleurs anar-
chistes pour fracturer les portes des bour-
geois. Les voleurs non anarchistes n'em-
ploient pas de pareils instruments, M.
l'avocat général l'affirme !... Aujourd'hui,
M. l'avocat général, qui défend la société,
n'en veut qu'aux voleurs anarchistes !
quant aux voleurs non anarchistes, la so-
ciété n'a rien à en craindre ; ils font partie
de la société !... (Hilarité générale.)

Revenons donc un peu à Jean Grave. De
lui, de son caractère, je parlerai brièvement.

Pas une de mes phrases qui n'aille droit
au but. S'il est vrai qu'une défense doive
s'inspirer de l'accusé et tâcher d'en refléter
la physionomie intime pour la révéler aux
juges, la mienne aura pour marques la
franchise et la netteté. Jean Grave n'est pas

aux dires de tous, sont cependant des preu-
ves palpables de l'honnêteté de la Presse. Le
catin qui porte ce nom, nous a-t-elle assez
vilipendé, nous a-t-elle assez sali de son
venin. Pour une fois que la « Justice » a
fourré le nez dans son officine malpropre,
elle y a trouvé une telle odeur de prostitution,
une telle infection pernicieuse qu'elle a pré-
féré refermer l'égoût qui dégagait une si
forte puanteur.

Ce qu'il y a de consolant, c'est que cette
canaillerie est universelle. Les révélations
importantes de certains députés italiens nous
donnent un avant-goût de ce qu'il doit se
passer dans le royaume du sieur Humbert.
La Belgique elle-même n'est pas sans avoir
quelque chose à se reprocher, mais comme
certaines précautions sont toujours néces-
saires, pour parler de corde dans la maison
d'un pendu, nous nous bornerons à citer un
passage de l'article paru dans l'*Eclair*, de
Paris, du 19 décembre, sous la signature de
E. Ledrain : Le duc d'Uzès et le continent
noir. Voici le morceau en question, dégustez-
le :

« Le roi Léopold marchand d'ivoire et de
chair humaine !!! » Ce n'est pas moi, dé-
mocrate et suspect par là-même, qui quali-
fie ainsi le roi Léopold, parent de M. le duc
d'Orléans ; on peut lire cette ligne à la page
247 du volume de lettres publié par M^{me} la
duchesse d'Uzès. Oui, ce ne sont pas seule-
ment les simples marchands qui font goûter
aux Congolais les horreurs de la civilisation,
mais les représentants du roi des Belges.
« Les indigènes, poursuit M. le duc d'Uzès,
sont réduits à cacher dans la brousse leur
ivoire et leur caoutchouc, de peur d'être
volés par les officiers de l'Etat. Il y avait
autrefois dans ce district grand nombre de
villages. L'habile politique qui est à sa tête
a réduit ce nombre à deux. Dès qu'il savait
qu'un village avait de l'ivoire, il suscitait des
querelles parmi les habitants, et sous pré-
texte de calmer les esprits, il brûlait le village
et raffait les marchandises, tuait quelques
hommes et menait le reste à la libération.
Il est vrai que chaque pointe d'ivoire et
chaque libéré lui rapportaient un joli petit
bénéfice. »

M. Jacques d'Uzès termine son réquisi-
toire en appelant « grand marchand, grand
négrier, Léopold II, par la grâce de Dieu
roi des Belges et souverain de l'Etat indé-
pendant du Congo ».

Nous nous gardons bien d'y ajouter le
moindre commentaire, mais que l'on nous
permette de nous réjouir pendant que les
hommes intègres du pouvoir reconnaissent

l'orateur brillant ; Jean Grave est le cher-
cheur austère ; tout ce qui brillerait sans
prouver le dépeindrait mal. La procédure
le qualifie d'homme de lettres d'un réel
mérite ; je remercie la procédure ; mais le
vrai mot qui lui convienne est celui de
savant. Ses livres, que défend une aridité
doctrinale, ne sollicitent guère la passion
facile des masses ; ils ne parlent qu'aux
intellectuels ; et, seuls, les intellectuels
ont le courage de les lire et la force de les
approfondir.

Un autre mot convient à Jean Grave :
c'est un honnête homme. S'il y a des péchés
dans sa vie, tous ses péchés sont des écrits.
Si c'est un récidiviste, c'est un récidiviste
de la pensée humaine. Qu'ils sont rares, les
penseurs dont la pensée reste inflexible et
ne connaît pas la tristesse des lâches varia-
tions ! Rassurez-vous, Jean Grave ! Quelles
que soient vos théories, comme elles sont
franches, sincères, rien n'atteint votre di-
gnité ! Rassurez-vous : il n'y a pas ici que
le cri du réquisitoire ! Vos amis se souvien-
nent de vous ! Et les loyales mains de ceux
qui se mirent dans la vôtre continueront de
la presser ! (Mouvement.)

(A suivre.)

entre eux qu'ils ne sont que de vulgaires fripouilles.

Ohé, ohé! nous autres les malfaiteurs, brûlons du sucre!

MOUVEMENT SOCIAL

France. — Paris.

Décidément, ils sont durs à croquer, les anarchistes, et ce n'est pas encore de si tôt que la bourgeoisie en aura fini avec leur propagande. Les fameux économistes bourgeois Leroy Beaulieu, Molinari et consorts, viennent d'en faire l'expérience. Dans une conférence organisée par eux et malgré de très sévères précautions prises pour empêcher les intrus de pénétrer dans le local, nos grands économistes ont été hués par l'auditoire et M. Barrès, s'adressant à la foule, a engagé ses auditeurs improvisés à ne pas se laisser séduire par des idées de *cerveaux desséchés*.

Marius Tournadre vient de nouveau d'être emprisonné. Il éditait un journal, *Le Chantage*, s'occupant spécialement des scandales des chemins de fer du Sud.

Un banquier en fuite.

On mande de Lisbonne au *Journal* :

Le comte de M..., banquier bien connu, vient de prendre la fuite, la police ayant reçu l'ordre d'arrestation assez tard pour lui permettre de passer à l'étranger.

Le comte de M... est inculpé d'abus de confiance. Il a vendu pour son compte et détourné des valeurs à lui confiées par le gouvernement portugais, et s'élevant à huit millions six cent quatre-vingt mille francs.

Décidément, dame Thémis est partout pareille. Elle n'arrête que les malheureux et laisse courir les grands voleurs, témoins Corn. Hertz, Arton, etc.

Berlin.

C'est à croire que les casques à pointe sont pour le moins aussi menacés que les galonnés au pantalon rouge. Ils viennent de déposer au Reichstag un projet de loi pour la répression des menées subversives. Nous citons les quelques paroles qui suivent du ministre de la guerre prussien à l'appui du projet de loi, et qui montrent mieux que des discours leur degré de frousse, de sainte peur :

« Je sais que les députés socialistes conseillent aux compagnons de bien se conduire à l'armée, mais il y a des francs-tireurs dans le parti, qui veulent aller plus vite. Ce n'est certes pas M. Singer qui ira faire sauter les magasins à poudre.

» Mais croyez-moi, messieurs, le jour où les impatients marcheront à l'assaut des institutions actuelles, vous serez obligés de marcher, les officiers en avant. Ce jour-là, les balles siffleront, je vous le promets, et c'est pour retarder cette échéance que nous vous prions d'adopter la loi. »

Ce qui est honteux et inhumain, c'est d'user des hommes comme de vils instruments de lucre, et de ne les estimer qu'en proportion de la vigueur de leurs bras.

Tous ces biens, c'est le travail de l'ouvrier, travail des champs ou de l'usine, qui en est surtout la source féconde et nécessaire. Bien plus, dans cet ordre de choses, le travail a une telle fécondité et une telle efficacité, que l'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'il est la source unique d'où procède la richesse des nations.

Le pape LÉON XIII.

CATÉCHISME DU JEUNE PROPAGANDISTE

Observer pour savoir ;
savoir pour prévoir ; pré-
voir pour pouvoir.

I

La production.

A. EXPROPRIATION ET SUPPRESSION DE L'ÉTAT.

D. Par quoi se caractérise la société actuelle ?

R. Par une guerre entre deux classes antagonistes : la classe des possesseurs ou classe *capitaliste* et la classe des dépossédés ou *prolétariat*.

La première opprime la seconde.

D. De quels moyens d'oppression dispose le capitalisme ?

R. Ces moyens sont :

1° La possession des terres, des fabriques, des mines, des machines, des procédés inventés par la science ; en d'autres termes la possession des moyens de *production*.

2° L'accaparement des moyens de *consommation* intimement liés à ceux de production, par ex. : la nourriture, le vêtement, le logement.

D. N'y a-t-il pas, en outre, un organisme symbolisant cette domination de la classe bourgeoise ?

R. La domination bourgeoise est incarnée dans l'*Etat*.

D. Expliquez cette réponse ?

R. Examinez l'Etat dans ses éléments spéciaux (par ex. : la justice, l'armée, le fonctionnarisme), vous trouverez qu'il ne joue qu'un seul rôle : celui de rempart sur lequel s'appuie la caste bourgeoise pour écraser les prolétaires. Cette vérité se constate au sein des démocraties les plus radicales aussi bien que dans les pays oligarchiques ou despotiques.

D. Que doit faire la classe des opprimés pour secouer ce joug odieux ?

R. Nous avons montré les trois grandes armes dont dispose le capitalisme : le prolétariat sera émancipé en les lui arrachant.

a) Enlever aux bourgeois les moyens de production et de consommation, c'est réaliser l'*expropriation*.

b) Mettre ces « moyens » à la portée de tous, c'est réaliser le *communisme*.

c) La conséquence toute naturelle de cette *expropriation* et de cette *mise en commun* de la propriété, c'est l'abolition de l'Etat, « sanction légale, administrative, judiciaire, policière et militaire de l'exploitation capitaliste » (1). Voilà pourquoi l'avenir est à l'anarchie.

C'est donc au nom de l'*évolution* que nous prophétisons la ruine de l'Etat.

D. Quelle conclusion tirez-vous de ces faits ?

R. En niant l'Etat, on ne peut concourir à son organisation ni à sa *consolidation* ; les hommes qui voient dans sa suppression le salut du prolétariat ne peuvent consentir à y entrer, à le constituer. Certains roublards marxistes prétendent « s'emparer dictatorialement de l'Etat pour l'étrangler ensuite » ; c'est là une finasserie qui ne sert qu'à masquer à la fois les instincts parlementaires de ces messieurs et leur impossibilité de justifier la raison d'être de l'Etat.

(A continuer.)

Nous nous indignons aujourd'hui quand on nous parle de l'esclavage antique, des serfs du moyen-âge. Eh bien ! un jour l'idée du salariat apparaîtra à nos enfants comme une chose aussi honteuse que le servage et l'esclavage.

MILLERAND.

(1) JULES GUESDE, *Services publics et socialisme*.

Souscription en faveur du Plébéien.

Liste N° 1.

M ^{me} Ch. Hansenne.	fr. 1.00
Un dégoûté de la politique,	0.50
Ni Dieu, ni maître,	0.50
L'ami de Caserio,	0.50
Salut à Salvator,	0.50
Un frère de Ravachol,	0.50
Mort à l. B.,	0.50
Vive l'anarchie,	0.15
A. Fr.,	0.25
Frère de Palas,	1.00
Collecte chez Ch. H.,	0.85
Un qui n'abandonne pas les vaincus,	0.10
Un imprimeur,	0.15
Ni Dieu, ni maître,	0.15
J. D.,	2.00
Total,	fr. 8.65

Liste N° 2.

P. M.,	fr. 1.00
P. Wilbroodt,	0.20
Collecte faite chez Gierkens,	0.85
Total,	fr. 2.05

Liste N° 3.

Collecte chez Deville par L. Gueule,	0.68
Par le même chez Monsieur,	0.67
Collecte par H. R.,	0.55
Total,	fr. 1.90

Total à ce jour,

fr. 12.50

Diverses collectes, par P. M.,

fr. 17.50

En tout,

fr. 30.00

Souscription en faveur des familles de détenus de Liège.

Liste N° 8, du camarade L. D., de Bruxelles,

fr. 14.00

Liste N° 9.

P. M.,	fr. 1.00
Dedrich,	0.25
J. M.,	0.50
J. D. Depoter,	0.50
Total,	fr. 2.25

Avec les 14 fr. de la liste n° 8,

16.25

Petite correspondance.

Un groupe désire acheter toutes les publications anarchistes, parues en langue française.

Adresser offres à l'éditeur du *Plébéien*.

Thomassin, Charleville; Baicry, Sedan; P. et V., Roubaix. — Pourriez-vous vous charger du placement du *Plébéien* dans vos localités respectives ?

Darnaud, à Foix; D. à Ploesti, Roumanie. — Envoyons exemplaires, les avez-vous reçus ?

E. Poujel et Autonomie, Londres. — Même question.

Mime, Mouscron; F. M., La Louvière et R., Haine St-Pierre. — Recevez-vous le journal et pourriez-vous le vendre ?

AVIS

Etant désireux de donner à nos lecteurs un mouvement social complet, nous prions nos amis de nous signaler les faits concernant la propagande, qui seront à leur connaissance.

Pour vos imprimés, programmes, lettres de faire part, etc., adressez-vous à l'Imprimerie du Plébéien, à Vaux-sous-Olne, Nessonvaux.

Prière à nos dépositaires de nous faire connaître le nombre d'exemplaires qu'ils désirent en réglant, si possible, le N° 2, 2^e année, avant le 27 janvier.

Editeur-Gérant : ETIENNE MONTULET,
à Vaux-sous-Olne.